

## Géographie et cultures n° 56, hiver 2005

### SOMMAIRE

- 3 Introduction, Espace : échanges et transactions  
*Louis Dupont*
- 5 La symbolique de l'eau dans la culture cambodgienne : fêtes des eaux et projets urbains à Phnom Penh  
*Céline Pierdet*
- 23 L'homme et l'arbre chez les Malinké du Sénégal oriental  
*Sébastien Larrue*
- 39 Formes et comportements d'épargne des Sénégalais et Gambiens de la Catalogne (Espagne)  
*Papa Sow*
- 57 Transferts culturels : adaptation des cultes africains au Brésil  
*Pedro Almeida de Vasconcelos*
- 71 Les vêtements d'occasion et leurs pérégrinations. Passé, présent et avenir de la friperie  
*Gérard Bertolini*
- 91 La jota dans les Terres de l'Èbre au sud de la Catalogne : une pratique territorialisée et territorialisante  
*Claire Guin*
- 111 Brasilia. Un patrimoine mondial en devenir local  
*Marcia Regina de Andrade Mathieu et Iñez Ferreira Costa Barbosa*
- 127 Note : Les récents développements dans la géographie humaine de langue allemande. Tour d'horizon, *Julia Lossau*
- 133 Lectures  
Récits du dernier siècle des voyages  
Aux portes des Enfers : enquête géographique, littéraire et historique  
Architecture et habitat dans le champ interculturel  
Les dynamiques contemporaines des petits espaces insulaires  
Géopolitique de l'Arabie saoudite  
Bordeaux-Bourgogne, les passions rivales
- 144 Table des articles parus en 2005

## *Géographie et cultures*, n° 56, 2005

La revue *Géographie et cultures* est publiée quatre fois par an par l'Association Géographie et cultures et les Éditions L'Harmattan, avec le concours du CNRS. Elle est indexée dans les banques de données Pascal-Francis, GeoAbstract et Sociological Abstract.

**Fondateur** : Paul Claval

**Directeur de la publication** : Louis Dupont

**Comité scientifique** : M. de Almeida Abreu (Rio de Janeiro), G. Andreotti (Trente), L. Bureau (Québec), Z. Cai (Pékin), G. Cora-Pellegrini (Milan), D. Cosgrove (Los Angeles), A.-M. Frérot (Tours), J.-C. Hansen (Bergen), C. Huetz de Lempis (Paris IV), J.-R. Pitte (Paris IV), J.-B. Racine (Lausanne), O. Sevin (Paris IV) et B. Werlen (Jena).

**Correspondants** : A. Albet (Espagne), V. Gelézeau (États-Unis), A. Gilbert (Canada), D. Gilbert (Grande-Bretagne), J. Lamarre (Québec), B. Lévy (Suisse), J. Lossau (Allemagne), R. Lobato Corrêa (Brésil), Z. Rosendhal (Brésil).

**Comité de rédaction** : J.-P. Augustin (Bordeaux III), F. Barthe (Amiens), A. Berque (EHSS), P. Claval (Paris IV), B. Collignon (Paris I), V. Dorofeeva-Lichtman (EHSS), J.-C. Gay (Montpellier), I. Généau de Lamarlière (Paris I), C. Ghorra-Gobin (CNRS), S. Guichard-Anguis (CNRS), C. Hancock (Paris XII), M. Houssay-Holzschuch (ENS-Lettres et Sc. humaines, Lyon), J.-L. Piveteau (Fribourg), R. Pourtier (Paris I), J.-F. Staszak (Paris I), F. Taglioni (Arras), J.-L. Tissier (Paris I) et J.-R. Trochet (Paris IV).

**Secrétariat de rédaction** : Myriam Gautron

**Comptes-rendus** : Sylvie Guichard-Anguis

**Relectures** : Madeleine Rouvillois et Laurent Vermeersch

**Cartographie** : Florence Bonnaud.

**Laboratoire Espace et culture** (université de Paris IV - CNRS)  
Institut de géographie, 191, rue Saint-Jacques 75005 Paris France  
Tél. : 33 1 44 32 14 52, fax : 33 1 44 32 14 38  
Courriel : myriam.gautron@paris4.sorbonne.fr

**Abonnement et achat au numéro** : Éditions L'Harmattan, 5-7 rue de l'École Polytechnique 75005 Paris France. Chèques à l'ordre de L'Harmattan.

	France	Étranger
Abonnement 2006	55 Euros	59 Euros
Prix au numéro	18 Euros	18 Euros

Recommandations aux auteurs : Toutes les propositions d'articles portant sur les thèmes intéressants la revue sont à envoyer au laboratoire Espace et culture et seront examinées par le comité de rédaction. *Géographie et cultures* publie en français. Les articles (30-35 000 signes) doivent parvenir à la rédaction sur papier et par informatique. Ils comprendront les références de l'auteur (nom, fonction, adresse), des résumés en français, en anglais et éventuellement dans une troisième langue. Les illustrations (cartes, tableaux, photographiques N&B) devront être fournies prêtes à cliquer et ne pas excéder 19 x 12 cm. Toute personne souhaitant faire un compte-rendu de lecture ou suggérer le compte-rendu d'un ouvrage doit contacter Sylvie Guichard-Anguis : sguichard\_anguis@hotmail.com Pour les numéros spéciaux, un appel à communication doit être fait dans la revue.

ISSN : 1165-0354, ISBN : 2-296-00586-1

## **Espace : échanges et transactions**

Les lieux et les territoires auxquels s'intéressent les géographes ne sont pas des entités dont la valeur ou la qualité existe a priori, comme une émanation du milieu naturel, de l'histoire, du caractère remarquable des habitants, ou encore des catégories d'analyse des géographes. L'état et la qualité des lieux sont contingents ; les relations qu'ils établissent entre eux, les hommes et les femmes, les processus dans lesquels ils s'engagent, sont à l'origine de la production et de la qualification des territoires. Aussi, penser en termes d'échanges et de transactions, c'est d'une façon se dégager du carcan du territoire, pour se pencher sur le mouvement qui fait le territoire ; il n'y a pas comme tel, de "recomposition" des territoires, il n'y a et il n'y a toujours eu que des compositions.

En sciences sociales, la réflexion sur l'échange a d'abord préoccupé les penseurs de l'économie moderne. La question centrale qui leur était posée était celle de la valeur, et avec elle celle du système (économique) qu'elle engendre et où interviennent les besoins, les intérêts, les rapports de classes, etc. Puis, sous l'influence de la thermodynamique et des théories de la communication, la réflexion sur l'échange va toucher à peu près tous les domaines de la vie et de la vie en société. Malgré les divergences de vue, on peut retenir au moins deux choses. Premièrement, un échange, quelles que soient sa forme ou la chose échangée, ne se réalise jamais en vase clos, il s'inscrit toujours dans un ensemble plus vaste de relations et d'échanges, bref, dans un système. Deuxièmement, des échanges ont aussi lieu entre les systèmes, ils ont alors un caractère plus organisé, plus orchestré, sinon plus global : on les appelle généralement des transactions.

Les textes de Céline Pierdet et de Sébastien Larrue font état de transactions entre le système naturel et le système culturel. Dans le premier cas, on prend la mesure de l'importance de l'eau dans la géographie du Cambodge. "À la fois symbole de danger, de destruction, [l'eau] n'en est pas moins investie d'une dimension mythique qui perdure jusqu'à aujourd'hui". Transposée dans le système symbolique, l'eau est alors l'objet de célébrations (fête des eaux) que les Phnompenhois se sont réappropriées pour aménager l'espace urbain. Il y a, pour ainsi dire, résonance entre les deux systèmes. De même, chez les Malinké, "l'arbre est une passerelle entre les mondes". Pourtant leur connaissance du milieu naturel n'a rien à voir avec une "conscience écologique ou [une] volonté de préserver", elle résulte plutôt d'une "utilisation codifiée des ressources liée à des savoirs et des pratiques". Le déséquilibre des transactions actuelles, responsables de la dégradation des milieux soudano-sahéliens, ne peut donc être imputé, en

conclut Larrue, aux échanges originaux entre les systèmes naturels et culturels chez les Malinké.

Le texte suivant porte sur les formes et comportements d'épargne des Sénégalais et Gambiens en Catalogne ("tontines", ou *natt* en wolof). Sow montre que ce système n'est pas financier, mais est plutôt fondé sur des échanges de natures culturelle et sociale. Ces échanges entre Sénégalais et Gambiens permettent que des transactions s'opèrent entre la culture immigrante et la culture d'accueil. Dans la même perspective, Pedro de Almeida de Vasconcelos s'intéresse aux transferts de la culture africaine vers le Brésil. Il se penche sur les adaptations des cultes africains des esclaves dans le contexte d'un catholicisme omniprésent. La capacité à échanger, et donc à créer, est fortement liée aux régions et aux concentrations d'Afro-brésiliens dans les villes.

Autrement, dans "Les vêtements d'occasion et leurs pérégrinations", Gérard Bertolini retrace l'histoire de la friperie du XVIII<sup>e</sup> siècle à aujourd'hui. Certes, il s'agit d'un commerce, donc d'échanges de biens, mais dont la possibilité et la valeur dépendent des échanges et usages culturels et sociaux, et beaucoup moins du produit lui-même. Ce texte davantage sociologique offre aux géographes d'intéressants sujets de recherche. L'article de Claire Guiu porte sur un objet du patrimoine culturel immatériel : la *jota*, danse et genre musical du sud de la Catalogne (les Terres de l'Èbre). Indicateur d'appartenance régionale, la *jota* ne trouvait cependant pas grâce au sein du cadre symbolique catalan, du moins jusqu'à ce que le gouvernement espagnol décide d'un grand transvasement de l'Èbre pour pallier la pénurie d'eau dans le Sud. La *jota* devient alors "une icône partagée par l'ensemble des populations", et en Catalogne le "temps est à la reconnaissance de la diversité dans l'unité". Sa valeur fluctue donc en fonction des transactions difficiles entre les sociétés espagnoles et catalanes.

Le dernier texte porte sur la ville de Brasilia, plus particulièrement son centre-ville, le Plano Piloto, déclaré patrimoine culturel de l'Humanité par l'UNESCO en 1987. Les auteurs, M. De Andrade Mathieu et I. Ferreira Costa Barbosa se demandent comment peut se développer une ville dont le centre ne peut plus être modifié. Valeur patrimoniale et valeur foncière s'affrontent, et les transactions semblent impossibles entre les deux systèmes. Pourtant, les auteurs concluent que l'on ne "peut pas dissocier la sauvegarde du patrimoine inestimable que constitue le Plano Piloto d'un projet urbain global de développement".

Enfin, ce numéro se termine par une note de Julia Lossau sur les tendances et débats dans la géographie de langue allemande.

Louis DUPONT

**LA SYMBOLIQUE DE L'EAU DANS LA CULTURE  
CAMBODGIENNE :  
fête des eaux et projets urbains à Phnom Penh**

Céline PIERDET

LADYSS<sup>1</sup>

**Résumé :** Cet article a pour objet de montrer comment, depuis les années 1990, la municipalité de Phnom Penh accorde une importance renouvelée à un site de confluence majeur dans les projets d'aménagement de la capitale cambodgienne, après l'avoir longtemps délaissé. Sous-tendus par des motivations parfois très symboliques, ils visent aussi à répondre aux nouvelles aspirations des citoyens en espaces récréatifs et à de nouvelles pratiques de l'espace urbain. Ces projets participent ainsi à leur tour de la mise en lieu d'un site qui procède tant de la cartographie qui en a été réalisée et qui l'a médiatisé depuis les années 1860, que de manifestations culturelles traditionnelles, comme la fête des eaux qui s'y tient chaque année.

**Mots-clés :** Phnom Penh, Cambodge, Mékong, confluence, cartographie historique, lieu, fête des eaux, projet urbain.

**Abstract:** *This article aims at showing how the country council, thanks to Phnom Penh, has been giving more and more importance to a major site of confluence in the development projects of the Cambodian capital since the 1990s. As they are strongly motivated by symbolical aspirations, they also fulfill the needs of the city dwellers for recreation places and new practices of the urban space. Those projects then contribute to the setting which initiates so much the cartography (which has been carried out and advertized since 1860) as the cultural traditional events such as the water festival which takes place there every year.*

**Keywords:** *Phnom Penh, Cambodia, Mekong river, confluence, historical cartography, setting, water festival, urban project.*

Alors que le Cambodge est l'un des pays les moins urbanisés au monde et que seul un habitant sur cinq vit en ville<sup>2</sup>, dans une aire

---

1. Laboratoire Dynamiques sociales et recompositions des espaces, Courriel : e\_gedeon2000@yahoo.fr

2. Lors du dernier recensement officiel de 1998, la population urbaine était estimée à 2,22 millions sur un total de 11,4 millions d'habitants. La capitale concentrait alors près d'un million d'habitants.

géographique et culturelle soumise à la mousson, la majeure partie de la population dépend des ressources agricoles du pays. Or les paysans cambodgiens ont peu développé l'irrigation, à la différence des Vietnamiens. La riziculture pluviale de plaine, qui occupe la majeure partie du territoire, est donc soumise aux aléas climatiques ; d'où la nécessité pour les paysans de s'attirer les bonnes grâces de divinités liées à l'eau par l'organisation d'une cérémonie traditionnelle comme la "fête des eaux". Elle a lieu chaque année à Phnom Penh au mois de novembre sur le Tonlé Sap, affluent du Mékong, et donne à voir toute la mythologie qui entoure encore l'élément aquatique par de nombreux rituels. Mais cette dimension symbolique est aussi à l'œuvre dans les projets d'aménagement actuels d'une capitale encore meurtrie par les événements des années 1970, ainsi que par l'occupation vietnamienne et l'embargo international des années 1980<sup>1</sup>.

Après les élections démocratiques de 1993, organisées pendant le mandat des Nations unies de novembre 1991 à octobre 1993, la réhabilitation et la reconstruction des infrastructures ont enfin pu être engagées. Dans un contexte de stabilisation de la vie politique et de retour à la paix, les autorités municipales et gouvernementales entendent aujourd'hui donner à voir l'image d'une capitale tournée vers l'avenir<sup>2</sup> et soucieuse de répondre aux besoins en espaces récréatifs, de loisirs et de plein air, d'une population estimée à 1,3 million d'habitants lors du recensement intermédiaire de 2004, mais aussi des touristes qui délaissent Phnom Penh au profit des temples angkoriens situés au nord du Grand lac, près de Siemreap, et accessibles par liaisons aériennes directes depuis les capitales des pays voisins, en particulier depuis Bangkok.

La réalisation de ces espaces récréatifs est intégrée dans un ensemble de projets regroupés autour de la confluence formée du Tonlé Sap, des bras du Mékong amont et aval, ainsi que de son défluent le Tonlé Bassac (Figure 1), le terme khmer *tonlé*<sup>3</sup> signifiant fleuve, cours d'eau. Soit

---

1. À la suite du coup d'État du général Lon Nol et du renversement de Sihanouk le 18 mars 1970, le Cambodge perd sa neutralité dans le conflit qui oppose les États-Unis au Vietnam, donc au bloc communiste. Mais l'entrée des Khmers rouges dans Phnom Penh le 17 avril 1975 marque la victoire de la guérilla communiste au Cambodge. C'est la prise de Phnom Penh par les troupes vietnamiennes le 7 janvier 1979 qui met fin au régime de Pol Pot dont le programme – désurbanisation, élimination des élites, etc. – est responsable d'un génocide estimé à environ 1,7 million de victimes. S'en suit alors un embargo international de dix ans dû à l'occupation du Cambodge par le Vietnam, contre le gouvernement pro-vietnamien de Phnom Penh, dans un pays déjà exsangue.

2. Un schéma directeur pour l'agglomération de Phnom Penh est en cours d'élaboration.

3. Les termes khmers ont été translittérés afin d'en faciliter la lecture.

une confluence de quatre bras fluviaux, faisant face à la rive urbanisée de Phnom Penh, et ainsi nommée symboliquement Chaktomuk – du sanskrit *Caturmukha* ou "qui a quatre faces". Si ces projets mettent à profit des disponibilités foncières importantes à proximité d'un site de plus en plus attractif, ils sont aussi sous-tendus par des motivations d'ordre symbolique. Dans quelle mesure ces projets permettent-ils à la fois d'intégrer des espaces instables et longtemps marginalisés à une zone centrale de la capitale, en cherchant à l'inscrire dans la modernité, et de rétablir une continuité historique, par-delà les vicissitudes de la période récente, par la prise en compte d'éléments symboliques ?

**Fait urbain et contraintes de site : composer avec l'eau ou maîtriser l'eau ?**

*Cartographier la confluence pour s'appropriier l'espace*

La comparaison des nombreux plans de la capitale<sup>1</sup>, dressés pour les premiers d'entre eux, dans les années 1860 lors des missions d'exploration du Mékong et de l'instauration d'un protectorat en 1863, permet de constater le caractère mouvant et instable de cette confluence, ainsi que l'importance des dynamiques d'érosion et d'accumulation à l'œuvre sur les berges. Ces missions d'exploration<sup>2</sup> destinées à gagner le Sud de la Chine remontaient le Mékong depuis Saïgon, tête de pont de la pénétration coloniale en Indochine, jusqu'à ce que F. Garnier (1985) émette l'idée d'une plus grande navigabilité du fleuve Rouge vers 1872<sup>3</sup>. Le site des Quatre-Bras a été retenu pour l'installation de la nouvelle capitale du protectorat, en raison de son caractère a priori stratégique, au carrefour de voies fluviales situé dans la plaine centrale du Cambodge et sur l'axe du Mékong, donc comme tête de pont de rang deux par rapport à Saïgon. Mais ce site s'est avéré très contraignant pour la navigation. Les fonds de cette passe ont donc fait l'objet de toute une cartographie spécifique de la part des officiers de

---

1. De nombreux plans de Phnom Penh, bien souvent encore non répertoriés et associés à des dossiers d'archives parfois très détaillés, ont pu être mis au jour et analysés, en particulier au centre des archives d'outre-mer (Aix-en-Provence) et aux archives nationales du Cambodge (Phnom Penh).

2. Cf. celles des Doudart de Lagrée, 1863 ; Francis Garnier, 1866 ; et Louis Delaporte, 1866 dans Broc, 1992.

3. Le gouvernement général s'installa alors à Hanoï en 1902 : "Siège du protectorat du Tonkin (depuis 1885) et de la municipalité française (depuis 1888), [Hanoï] devint en 1902 la capitale des cinq "pays" de l'Indochine : Tonkin, Annam, Cochinchine, Laos, Cambodge", (Papin, 2001, p. 236).

marine, poursuivie par le service des travaux publics, au moyen de relevés effectués aux basses eaux suivant le procédé des sondes de mer. Ils ont été reportés à intervalles réguliers sur des fonds de plan au 1/10 000<sup>e</sup> des années 1860 aux années 1920. Ces plans sont alors centrés sur la confluence et font parfois totalement abstraction de l'urbain ou de toute présence d'établissement humain le long des berges.

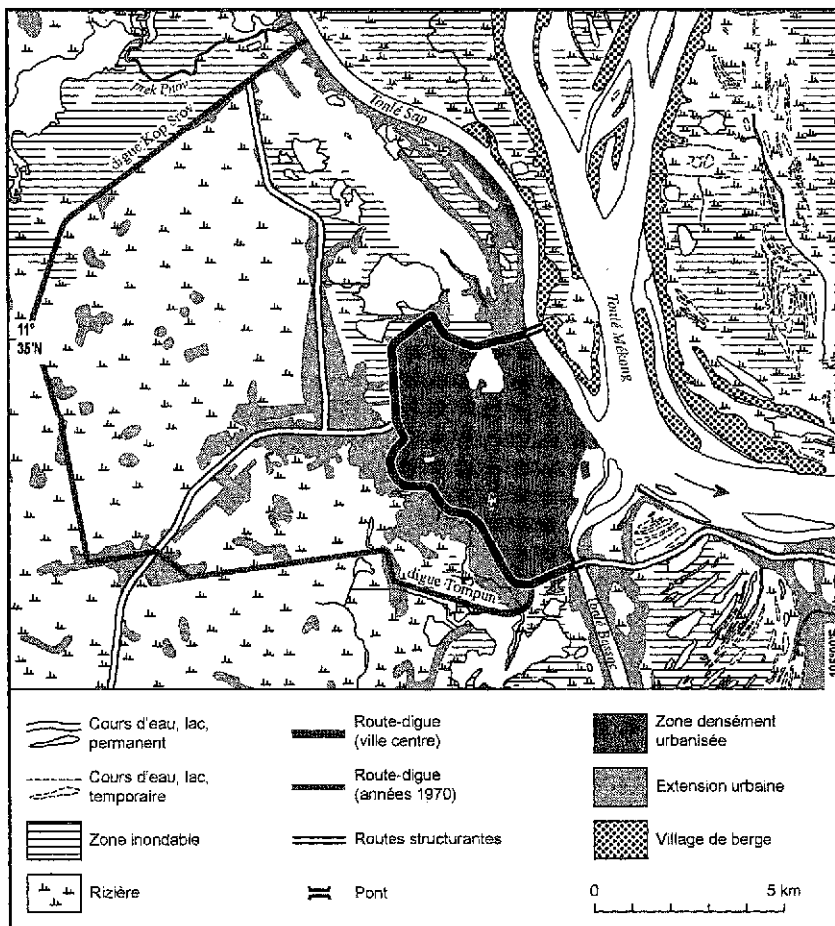


Figure 1 : Le site de Phnom Penh.



La présence de ces nombreux bancs de sable a suscité la mise en œuvre de dragages afin de maintenir un chenal ouvert. Ils ont été renouvelés chaque année aux abords de Phnom Penh jusqu'à la fin des années 1960. Du premier plan de la confluence levé en mars 1864<sup>1</sup> sur les ordres du contre-amiral de la Grandière, aux couvertures topographiques des années 1960-1970<sup>2</sup>, on constate malgré tout la progression vers le sud de la presqu'île dénommée Chruoy Changvar – le terme *chruoy* signifie "avancée de terre dans l'eau" ou presqu'île – située entre Tonlé Sap et Mékong, au nord de la confluence, ainsi que l'érosion des bancs de sable situés au sud de cette zone (Figure 1). Mais ces dragages ont été interrompus pendant plus de vingt ans à partir du début des années 1970. La couverture topographique publiée depuis lors en 2000 par le ministère des Travaux publics et des Transports cambodgien, avec l'assistance de l'Agence internationale de coopération japonaise (JICA), montre une forte accélération de la progression de la presqu'île et de l'érosion de certaines rives. Une île s'est d'ailleurs formée dans les années 1980 au sud de la pointe (Figure 2) et une seconde à l'entrée du Tonlé Bassac, freinant ainsi l'écoulement des eaux en saison sèche et entretenant ce processus d'accumulation.

### ***Le flux et le reflux des eaux par les *prek* comme système d'irrigation***

Cette confluence constitue un "milieu" au sens où l'entend A. Berque, à savoir "comme la relation d'une société à l'espace et à la nature" (1994, p. 46). Ses éléments constitutifs ont déjà été décrits et analysés, tant dans les travaux de J. Delvert que dans ceux de C. Goulin (1965) au cours des années 1960. J. Delvert la perçoit alors ainsi : "un immense K dont le centre est à Phnom Penh, au lieu-dit 'les Quatre-Bras' est dessiné par le Mékong [...] qui décrit un grand coude vers l'ouest, son défluent le Tonlé Bassac et le Tonlé Sap." (1961, p. 59). De nombreux lacs – ou *beng* – sont mis en relation avec ces voies fluviales grâce à des chenaux appelés *prek* pour la plupart d'entre eux. Au moment de l'inondation annuelle, à partir du mois d'août, sous l'action conjuguée de la fonte des neiges sur les massifs tibétains et des pluies de mousson, "une

---

1. ANSOM Indo., cartothèque : Plan particulier des quatre bras de Phnom Penh – Cambodge – levé d'après les ordres du contre-amiral de la Grandière, gouverneur commandant en chef de Cochinchine par M. G. Héraud, sous-ingénieur hydrographe - Échelle 1/10 000<sup>e</sup>, mars 1864. Cote : I PL 1974 (1) et (2).

2. ANC, cartothèque : Phnom Penh, Service géographique des FARK - Échelle 1/50 000<sup>e</sup>, 1958-1961. ANC, cartothèque : Phnom Penh, Service géographique des FARK - Échelle 1/10 000<sup>e</sup>, 1958-1966. Sans cote. Phnom Penh, Service topographique de l'armée américaine - Échelle 1/50 000<sup>e</sup>, 1971-1974.

partie des eaux du Mékong envahit les *beng* de l'arrière-berge par l'intermédiaire des *prek*, brèches, naturelles parfois, mais plus souvent canaux creusés par la main des hommes. Les *beng*, déjà gonflés par les pluies, débordent alors [...]. (Delvert, *Ibid.*, 1961, p. 76). Lors de la décrue, "en même temps par tous les *prek* le long du fleuve, le long du Tonlé Sap, le long du Bassac, les *beng* se vident. [...] les *prek* ont donc un courant alterné, vers les *beng* en crue, des *beng* vers le fleuve en décrue." (*Ibid.*, p. 81). On peut encore distinguer un type de cours d'eau dénommé *stung* ou rivière, issu de la chaîne des Dangrek située au nord du Cambodge ou du massif des Cardamomes situé dans l'ouest, et convergant vers le réseau hydrographique principal, lacs ou fleuves, qui parcourt la plaine centrale du pays.

Ce flux et ce reflux annuels des eaux, dans les *beng* et par les *prek*, constituent un trait caractéristique de la géographie du Cambodge. Il se manifeste surtout par le renversement du cours du Tonlé Sap deux fois par an. Selon J. Delvert :

"Ce fleuve coule normalement du nord vers le sud et sert de déversoir aux lacs et à leurs affluents d'octobre à juin. Dans les premiers jours de juin, le courant du Tonlé Sap devient nul sous la pression des eaux du Mékong ; puis 4 ou 5 jours plus tard [...] et jusqu'aux premiers jours d'octobre, les eaux du Mékong coulent dans le Tonlé Sap qui prend alors un cours sud-nord des Quatre-Bras vers les lacs. En même temps, avec un léger décalage, le Tonlé Sap entre en crue. La masse d'eau transportée par le fleuve envahit à son tour les *beng* et surtout les lacs." (*Ibid.*, p. 78).

Alors que ce processus se produit à travers tout le Cambodge le long des voies fluviales, il a lieu de façon plus massive dans le Tonlé Sap – qui fait ainsi figure de *prek* – et dans le Grand lac – qui fait quant à lui office de *beng* –, à partir de la confluence.

C'est un système auquel les paysans se sont adaptés de longue date et qui a fortement influencé le mode d'occupation du sol, puisqu'une partie de la population vit sur l'étroit bourrelet de berge qui sépare le fleuve de la dépression inondable située à l'arrière. Les terres sont irriguées et rendues fertiles grâce aux eaux qui s'engouffrent dans l'arrière-berge par les *prek* et y déposent des alluvions. Les paysans cultivent ces terres dites de *chamcar* (*Ibid.*, p. 388-401), situées sur le revers de la berge, et sur lesquelles est pratiquée une polyculture (maïs, arachide, cultures maraîchères, etc.). Mais leur superficie reste faible en comparaison des terres de plaine portant une

riziculture pluviale. Aux abords de la capitale, C. Goulin a constaté dès le début des années 1960 que, si "de nombreux *prek* ont été creusés sur la rive gauche du Mékong, sur la rive droite du Bassac et du Tonlé Sap on n'en trouve plus que quelques-uns, beaucoup ayant été comblés par l'urbanisation au XX<sup>e</sup> siècle" (Goulin, *op. cit.*, 1965, p. 24). L'évolution de l'espace agricole en espace urbain est alors engagée à partir de la colonisation. Dans l'espace intra-urbain, les *prek* ont été remblayés pour des raisons de salubrité. Le canal circulaire qui entourait le quartier colonial depuis 1893 et qui était un ancien *prek* creusé lors d'une occupation antérieure du site, comme celui qui entourait le quartier indigène situé au sud, devenaient de véritables cloaques à la saison sèche.

### *L'ambivalence de l'eau : héritage symbolique et contrainte forte*

Comme le souligne B.-P. Groslier, au Cambodge, "la capitale est le lieu où réside le roi" (1974, p. 108). C'est ainsi qu'après la signature du traité de protectorat en 1863 entre le roi Norodom et les autorités françaises représentées par l'amiral Doudart de Lagrée, le roi abandonne le site d'Oudong avec sa cour et s'établit en 1865 à Phnom Penh. Une longue période de troubles politiques, consécutive à l'abandon d'Angkor en 1432, a été à l'origine de l'itinérance de la capitale royale, pour l'essentiel à l'ouest du Tonlé Sap, au nord de l'actuelle Phnom Penh. Elle s'est ainsi fixée à Lovêk (ca. 1530-1594), brûlée par les Siamois à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, ou encore à Oudong (1620-1658 et 1794-1865). Le site de Phnom Penh a lui aussi été occupé à plusieurs reprises après le XV<sup>e</sup> siècle. Les habitants ont d'abord dû composer avec l'eau. L'emplacement du palais royal est alors déterminé selon des principes géomantiques d'après lesquels l'orientation par rapport à l'eau ou au fleuve est très importante, mais aussi par rapport à l'est. Le palais doit ainsi se trouver dans l'axe des quatre bras fluviaux, face à l'est et au soleil levant. Ce site de confluence original a été investi d'une dimension sacrée, cosmique par les souverains khmers, les quatre bras étant assimilés aux quatre faces d'un dieu au regard omniscient. Le toponyme Chaktomuk correspond d'ailleurs à l'un des noms attribués à la ville. Selon les historiens<sup>1</sup>, les emplacements des palais royaux successifs se seraient déplacés vers le sud, afin de rester dans l'axe de la confluence qui évolue du fait de la progression de la presqu'île. Un nouvel édifice a donc été construit dans les années 1860, fait de paillotes entourées d'une enceinte. Un nouveau

---

1. Lamant, "La création d'une capitale par le pouvoir colonial : Phnom Penh", dans Lafond (dir.), 1991, p. 59-102 et Phoeun, "Le phénomène urbain dans le Cambodge post-angkorien", dans Lafond (dir.), *ibid.*, p. 39-58.

palais en dur est construit quelques années plus tard sur l'emplacement qu'il occupe aujourd'hui encore, situé un peu plus au sud du précédent.

Mais la ville a été établie dans le lit d'inondation du fleuve, là où les contraintes de site sont les plus fortes. Contrairement au quartier indigène organisé autour du palais royal et faisant face à la confluence, le quartier colonial a été développé autour du seul point haut, d'une butte – ou *phnom* – de quelques mètres située plus au nord. Et les ingénieurs du protectorat ont alors adopté un procédé d'endiguement et de remblaiement des mares, de poldérisation, pour "mettre hors d'eau" le quartier colonial et développer un système de drainage et d'assainissement (Blancot et Goldblum, 1994, p. 315-342). Un canal périphérique est creusé dans les années 1890 afin d'évacuer les eaux du quartier. Ce procédé de maîtrise de l'eau a ensuite été adopté comme modèle d'extension urbaine pour l'ensemble de la ville, y compris dans le quartier cambodgien, même si l'élément aquatique est resté très présent dans les pagodes. Après s'être étendue de façon linéaire le long du bourrelet de berge, la ville a peu à peu tourné le dos au fleuve à partir des années 1920. Plusieurs digues semi-circulaires emboîtées ont été construites vers l'ouest et les espaces internes remblayés peu à peu. Les dernières grandes digues "périmétrales" – Kop Srov et Tompun –, datent du début des années 1970.

L'eau tant redoutée a ainsi été niée et repoussée pendant toute la durée du protectorat, ce qui a durablement conditionné les pratiques urbanistiques.

### **La persistance de la symbolique de l'eau en milieu urbain**

Pourtant, lors de *bõn om touk* ou "fête des courses de pirogues", plus couramment nommée dès le protectorat "fête des eaux" par les Français, on constate à quel point cette confluence a été investie d'une dimension symbolique et phénoménale.

#### ***La "fête des eaux" : une manifestation ancrée dans un fonds autochtone***

Le roi est l'un des personnages centraux de cette fête. Symboliquement, il est le "maître de l'eau et de la terre" – ou *mecha teuk*, *mecha dei* –, celui qui fait venir et arrête la pluie. Dans les années 1960, selon J. Delvert :

"La fête du 'retrait des eaux', en même temps qu'elle est une grande fête de la lune, célèbre la décrue, la libération du sol par les eaux et à Phnom Penh le renversement du cours du Tonlé Sap. Bien que cette fête fixée par la lunaison ait lieu vingt à trente jours après ce renversement : le roi coupe symboliquement le cordon qui était censé retenir les eaux du Tonlé Sap pour leur permettre de s'échapper vers la mer. De grandes réjouissances populaires se mêlent aux cérémonies ; désormais la pêche est possible et aussi les cultures sur les terres libérées par les eaux. Phénomène essentiel de la géographie du Cambodge." (Delvert, *op. cit.*, 1961, p. 81).

L'essentiel de la riziculture inondée se faisant pendant la saison des pluies, le retrait des eaux annonce la récolte des riz légers. Dans les campagnes, elle donne alors lieu à des offrandes de riz encore vert – *ambok* – à la lune (Commission des mœurs et coutumes du Cambodge, 1952, p. 63-64). Mais après vingt années d'interruption due à la guerre, aux années sombres de la période khmère rouge, suivie d'une décennie d'occupation vietnamienne, cette fête n'a été réorganisée pour la première fois à Phnom Penh qu'en novembre 1990, avec la volonté de marquer un retour à une période de paix, ainsi qu'au fonds autochtone, fait de légendes et de rites agraires dans lequel elle est ancrée.

Cette fête rituelle a surtout lieu à Phnom Penh où ces rites ont aussi connu des évolutions liées aux vicissitudes de l'histoire récente. En province, à Siemreap ou à Battambang, ces festivités sont restées en partie plus proches de celles qu'ont décrites J. Moura (1883, p. 189-195) ou A. Leclère (1904, p. 120-130), alors résident au Cambodge. Mais les festivités qui ont lieu en province diffèrent surtout de celles de la capitale par l'absence du roi et de la famille royale et par leur moindre ampleur. Cette fête a toujours lieu à la pleine lune du mois de *Kadēk*, dernier mois du calendrier lunaire, le dernier jour des festivités devant avoir lieu le premier jour de la lune décroissante. Elle survient environ une lunaison après la fin de la saison des pluies et le début de la décrue. La période intermédiaire est consacrée à l'accomplissement de rites bouddhiques destinés à célébrer "la sortie du *Vossà*" ou période de retraite de trois mois observée par le clergé bouddhique<sup>1</sup>. Cette fête des eaux, qui dure trois jours, est surtout caractérisée par les nombreuses courses de pirogues qui se déroulent tous

---

1. "Le premier jour de la lune décroissante d'*àsàth*, les bonzes entrent dans une période de retraite de trois mois appelée *Vossà*. Ce mot correspond au *pāli* 'vassa' qui signifie 'pluie' et qui désigne les quatre mois considérés aux Indes comme ceux de la saison des pluies", dans Commission des mœurs et coutumes du Cambodge, 1952, p. 43.

les après-midi sur le Tonlé Sap après un défilé (Photo 1), mais aussi en province, le long des cours d'eau.

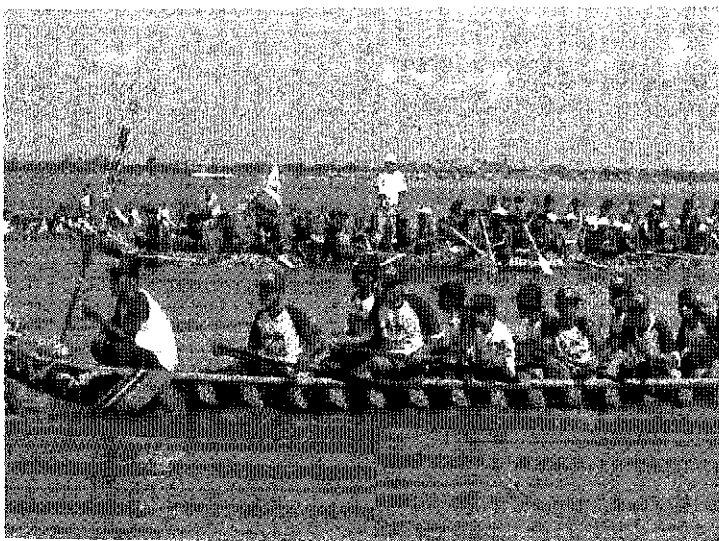


Photo 1 : Rassemblement de pirogues sur le Tonlé Sap (novembre 2002).

Ces pirogues qui représentent les grandes pagodes du royaume, mais aussi les ministères, les villes ou les provinces, des compagnies privées, s'élancent deux par deux à la hauteur du port de Phnom Penh pour aller passer la ligne d'arrivée devant la tribune royale située dans l'axe du palais. Le roi et la reine, mais aussi le président de l'Assemblée nationale, du Conseil des ministres ou les membres du gouvernement, en particulier l'*okhà kralàhôm* ou "ministre de la Marine", assistent au spectacle dans une tribune officielle, aux côtés de milliers de personnes venues se masser le long des berges. Si la manifestation de novembre 1990 n'a comporté que deux jours de festivités, au lieu des trois jours traditionnels, et que seules 43 embarcations avec des équipages mixtes ont pu être rassemblées, ce nombre n'a cessé d'augmenter depuis. Environ 400 pirogues venant de tout le royaume sont désormais réunies pour participer aux joutes nautiques qui donnent lieu à des paris parfois très importants<sup>1</sup>.

---

1. Informations fournies par le Comité d'organisation international de la fête des eaux de Phnom Penh.

Le "rituel des *bakous*" – ou brahmanes du palais – a constitué un autre grand moment de ces fêtes jusqu'à la fin des années 1960 (Leclère, 1904, p. 120-130). Avant la dernière course pour laquelle toutes les pirogues encore en compétition se regroupaient sur deux ou trois rangs, un brahmane accomplissait le geste rituel du *kat proat* ou "couper de la courroie", cette courroie qui jusque-là marquait l'arrivée des régates. A. Leclère a fait une description très vivante de ce rituel exécuté après une invocation au dieu des flots – ou Nārāyana – :

"[Le *bakou*] saisit le glaive, fait avancer la pirogue qui le porte, lève son arme et se rejette en arrière pendant que les payeurs laissent l'embarcation, emportée par le courant, s'écarter de la courroie. Puis il fait un signe, la pirogue est ramenée près de la courroie, il lève l'arme et de nouveau se rejette en arrière, comme s'il avait peur de la trancher. La pirogue l'y ramène une troisième fois, il lève son arme et tranche d'un seul coup la sainte courroie. Alors, [...] il prend la fuite." (*Ibid.*, p. 127).

En 1967, un journaliste écrit que, "libérés par ce geste symbolique, les Nagas, représentés par la multitude des pirogues, peuvent maintenant reprendre le chemin de la mer après avoir fécondé la plaine sur laquelle ils s'étaient répandus, confondus avec l'onde, durant la saison des pluies et la crue du Mékong." (*Kambuja*, 1967, p. 95). Dans l'histoire légendaire du Cambodge, le Nāga est une divinité aquatique à l'allure de serpent liée à la fondation du royaume : c'est la légende de Brah Thon – premier souverain khmer selon les *Chroniques royales* –, celui qui épousa la fille du roi des Nagas<sup>1</sup>. Cette fête s'achevait par un salut du roi à la lune – source d'abondance et de prospérité –, cérémonie au cours de laquelle il s'aspergeait le visage et les cheveux de l'eau du fleuve, devant son peuple. "Cette cérémonie du lavage de la face et de la tête du prince a lieu aussi le jour du couronnement, pendant les éclipses de soleil et de lune, à l'occasion du premier jour de la nouvelle année, etc." (Leclère, *op. cit.*, p. 129), rappelant ainsi la cérémonie antique de l'ondoiement relatée dans les *Chroniques*.

Alors, le *bôn loi pratip* ou "fête des feux flottants" peut clôturer les festivités. Cette fête n'a été réorganisée qu'en 1993. De grandes pirogues surmontées d'images symbolisant les différents ministères ou grandes institutions du royaume défilent sur le Tonlé Sap. Alors que le rituel du

---

1. Il est dit que "par sa puissance, le roi pompa toute l'eau recouvrant la terre au lieu dit de Gok Dhlak et créa ainsi pour son gendre le royaume khmer", dans *Chroniques royales du Cambodge*, Paris, EFEO, 1984, p. 6 et p. 38-42.

"couper de la courroie" a été très simplifié, le défilé des embarcations lumineuses a toujours lieu, bien qu'elles soient moins nombreuses que dans les années 1960 où l'on en comptait une vingtaine. Le Gouvernement royal, lui-même représenté par une embarcation, en a limité le nombre, fixé à huit en 2004. Sont ainsi représentés le Palais royal, le Parlement, le ministère de la Justice, celui de la Défense nationale, ainsi que le Sénat depuis 1998. Une dernière embarcation représente le ministère du Tourisme depuis novembre 2004. Là aussi, ce rituel du *loi pratip*, dont les explications diffèrent selon les légendes<sup>1</sup>, a évolué depuis les années 1960 puisque le roi, puis les différentes personnalités présentes, devaient alors allumer à tour de rôle les torchères illuminant les armoiries portées par les embarcations, ce qui n'est plus le cas aujourd'hui. Cette cérémonie a été très artificialisée, médiatisée depuis la période du *Sangkum* par les images que constituent ces grandes armoiries illuminées. Auparavant, les autels flottants étaient de bien moindres dimensions. Portés par des radeaux, ils avaient la forme de palais, de temples dans lesquels étaient déposées des offrandes : riz, fruits et mets divers. Le roi mettait à l'eau le premier radeau, suivi par les autres membres de la famille royale et les notables de la capitale. Et selon A. Leclère, "le peuple lançait par milliers d'autres petites embarcations en feuilles ou en tronc de bananier, les *loi kântón*, chargées de riz, de gâteaux, de vivres choisis et éclairées par des bougies." (Leclère, *ibid.*, p. 130). Mais cette tradition s'est assez vite perdue au Cambodge, excepté à Siemreap.

La décomposition de cette fête traditionnelle en trois grands moments montre à quel point le bras fluvial et cette partie de la confluence ont été chargés de symboles. Même si le rite du *kat proat* a perdu de sa substance et de son caractère théâtral aujourd'hui, il participe toujours de l'esprit de la fête et de la réalité de ce lieu qu'il est venu charger de sens au cours des décennies précédentes. Par-delà les joutes populaires que sont les courses de pirogues, ces gestes immémoriaux, accomplis jusqu'ici de façon rituelle, tel le lavage de la face et de la tête du prince, rappelant ainsi la cérémonie de l'ondoiement, survivent et attestent de leur force, de leur caractère fédérateur autour de l'eau, du fleuve, du roi, même si leur déroulement a évolué. Le fait que cette manifestation aquatique rituelle associe le roi et la famille royale, lui confère une sacralité qui l'a faite perdurer par-delà les aléas de l'histoire, même si quelques changements lui ont été apportés. La fête attire des milliers de personnes venant de tout le pays qui se regroupent sur le quai Sisowath au bord du Tonlé Sap pendant

---

1. "Les uns disent qu'elle a lieu pour remercier l'Eau et la Terre de leurs bienfaits et s'excuser de les avoir souillées ; [...] d'autres encore que l'on célèbre une Dent du Buddha gardée par le roi des Nâgas", dans Commission des mœurs et coutumes du Cambodge, *op. cit.*, 1952, p. 62.



trois jours et trois nuits, dans une ambiance des plus festive. Certains Cambodgiens se rendent même parfois dans la capitale pour la première fois à cette occasion, soit pour concourir et défendre les couleurs de leur village, soit pour observer les joutes nautiques et découvrir la ville. Le fait que le peuple se déplace de façon si massive pour y assister vient entériner cette réalité phénoménale et symbolique du lieu.

### ***Quand la symbolique de l'eau vient influencer les projets urbains***

Depuis le départ des troupes vietnamiennes et la levée de l'embargo, une importance nouvelle a été accordée aux berges et à la confluence. Après avoir longtemps cherché à l'ignorer, la ville se tourne de nouveau vers le fleuve afin de modifier, de moderniser son image et d'offrir aux habitants des espaces récréatifs, ce qui inscrit Phnom Penh dans l'évolution enregistrée par de nombreuses cités fluviales des pays industrialisés depuis vingt ans environ.

Fin 1993, un premier projet important et significatif, à l'initiative du Gouvernement royal et en coopération avec l'Atelier parisien d'urbanisme (APUR) de la ville de Paris<sup>1</sup>, a consisté à débarrasser les quais du Tonlé Sap, sur une distance de 800 mètres au nord du palais royal, des hangars et des entrepôts qui les encombraient depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle et qui bouchaient la vue sur le fleuve. La municipalité de Phnom Penh et la ville de Paris ont ensuite élaboré un projet adopté début 1994 par le Conseil des ministres. La berge redevient alors un lieu de promenade où des jardins publics sont aménagés. En 2001-2002, d'autres jardins en bord de berges ont été réalisés plus au sud sur des terrains municipaux et privés, à l'embouchure du Tonlé Bassac. Ce projet a eu pour objectif d'utiliser les alluvions déposées à l'embouchure depuis les années 1970, donc de les endiguer, de réaliser un polder sur lequel étendre la ville. Un financement de la municipalité et de compagnies privées a permis de réaliser des jardins publics en bord de fleuve et de construire des quais. Une seconde phase consiste aujourd'hui à répartir les terrains créés entre de nouvelles activités économiques, dans un secteur de la capitale redevenu très attractif.

Mais depuis l'été 2002, si un projet d'aménagement de la presqu'île faisant face à la rive urbanisée de Phnom Penh s'inscrit, lui aussi, dans cette dynamique de réappropriation de berges longtemps délaissées, il est aussi

---

1. Une coopération a été engagée entre les villes de Paris et de Phnom Penh, au début des années 1990, afin d'apporter une aide financière et technique à la capitale cambodgienne pour réhabiliter ses infrastructures.

sous-tendu par des raisons d'ordres symbolique et culturel. Cette presqu'île est accessible depuis Phnom Penh par un pont situé plus en amont sur le Tonlé Sap. Détruit lors des bombardements aériens du mois d'octobre 1972, il n'a pu être réouvert à la circulation que fin 1993, après sa reconstruction financée par la coopération japonaise<sup>1</sup>. Les dragages qui ont repris dans la passe à la fin des années 1990 n'ont pu enrayer la progression accélérée de la presqu'île, ni l'accroissement de l'île qui s'est formée au sud depuis les années 1980 et qui se trouve désormais dans l'axe du palais royal (Figure 2).

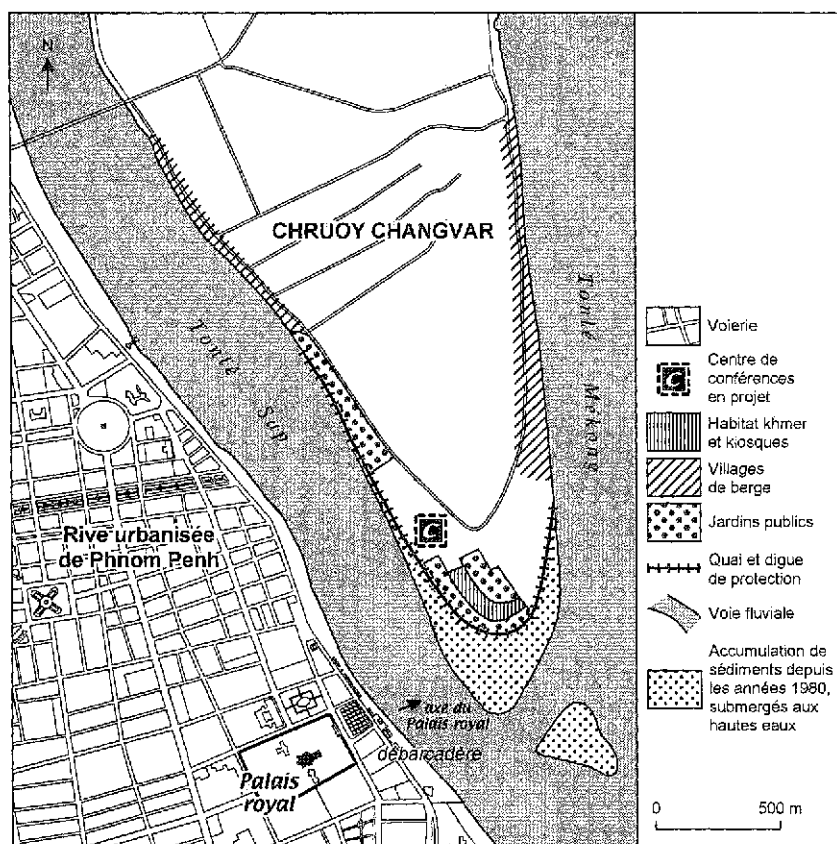


Figure 2 : Le projet d'aménagement de Chruoy Changvar en cours d'achèvement, après remblaiement de terrains bas situés en arrière du bourrelet de berge (d'après la municipalité de Phnom Penh).

1. Il s'agit du plus important bailleur de fonds du Cambodge.

Ce processus s'est accéléré lors de la grande inondation de 2000 où le niveau du plan d'eau a atteint 10,05 m NGK<sup>1</sup>, dépassant ainsi la cote d'alerte de près d'un mètre et inondant les terrains bas situés en arrière du bourrelet de berge. Cette presqu'île, jusqu'alors laissée à l'écart des projets de la municipalité, était occupée pour l'essentiel par des bars, des karaokés. Les berges étaient surtout mises en cultures par les populations khmères ou occupées par les minorités musulmanes – les Cham – vivant de la pêche. À l'initiative de l'ancien gouverneur de Phnom Penh, S.E. Chea Sophara<sup>2</sup>, ce projet a été financé par la municipalité<sup>3</sup> et par des dons de plusieurs compagnies privées ou de personnalités cambodgiennes influentes. Les moyens techniques de différents ministères – Défense, Travaux publics et Ressources en eau –, à la demande du Premier ministre Hun Sen, ont été mobilisés pour assister la municipalité.

Les zones inondables ont ainsi été remblayées à partir des alluvions prélevées sur le pourtour de la presqu'île. Une digue et des quais ont été édifiés afin de diminuer les risques d'inondation et de réaliser des espaces récréatifs faisant face au quai Sisowath dont les jardins connaissent une forte fréquentation, en particulier le soir à la saison sèche, ou au moment de la fête des eaux. Des pratiques citadines nouvelles de l'espace public ont ainsi émergé chez les habitants qui se sont peu à peu réappropriés les berges de leur fleuve, dorénavant davantage perçues comme des lieux de convivialité où flâner, que comme des espaces à risques. Autour d'un centre de conférence d'environ 1 600 places, des kiosques et des constructions représentatives de l'habitat traditionnel khmer ont également été édifiés.

Ainsi, un projet urbain permettant d'intégrer à la capitale une presqu'île jusqu'alors délaissée, a été sous-tendu par des motivations symboliques visant à enrayer l'alluvionnement face au palais royal, dont le site avait été choisi afin de satisfaire à la géomancie.

---

1. Le Niveau géographique khmer (NGK) est pris à Hatien, sur la côte du golfe de Siam.

2. S.E. Chea Sophara a été démis de ses fonctions en février 2003, à la suite des émeutes antithaïlandaises du 29 janvier ayant provoqué de nombreux dégâts matériels. Il a été remplacé par S.E. Kep Chuktema.

3. Le montant prévisionnel était estimé à 8 millions de dollars.

### **Dimension symbolique d'un lieu géographique et émergence d'une "fluvialité"**

Pour légitimer ce projet, le discours des autorités cambodgiennes s'appuie sur les plans établis sous le protectorat par les services du Cadastre. C'est toute une cartographie de l'évolution morphologique de la confluence qui est venue légitimer des choix d'aménagement. Les plans de la confluence dressés par les officiers de marine à partir des années 1860 ont créé une impression visuelle forte et durable et, par là même, présidé à la construction de ce carrefour de voies fluviales, de cet espace en "lieu" au sens aristotélicien du terme (Berque, 2003, p. 555-556). Bien qu'il soit mouvant, cet espace paraît "délimité", du fait de son emprise spatiale et de sa forme. Mais ces plans montrent aussi comment cet espace a transgressé sa topicité du fait des prédicats successifs dont il a été chargé. Les limites initiales de son *topos* ont été dépassées, transformant son "identité physique" dans une extension des villages riverains préexistants d'abord linéaire, puis orientée vers l'ouest et plus récemment vers l'est : une agglomération urbaine a ainsi supplanté l'embryon porté par le bourrelet de berge. Le *topos* initial n'a pourtant rien perdu de sa nature topique : il n'en appartient pas moins à ceux qu'A. Berque nomme "les lieux de la réalité, ceux qu'étudie la géographie", à ceux qui finalement "transgressent leur topicité ; ils s'agencent en chorésies mouvantes, contingentes, comme le sont les prédicats de l'histoire". Et en investissant le Tonlé Sap, la fête annuelle des eaux participe pleinement de la construction de ce territoire en lieu géographique (Di Méo, 2001, p. 624-646).

Dans quelle mesure ce bras fluvial et cette partie de la confluence ne sont-ils pas finalement caractérisés par une forte "fluvialité" ? Ce néologisme a déjà été employé par l'architecte brésilien J.H. Oseki au sujet du fleuve Pinheiros qui traverse la ville de São Paulo au Brésil. Constatant que "depuis des décennies, ce fleuve constitue une conduite d'égouts à ciel ouvert bordée des deux côtés par des voies rapides à circulation intense", il se posait la question de savoir "pour quelle raison il n'y aurait pas de place pour une "fluvialité" urbaine à São Paulo" (Oseki, 2001, p. 63-75). Mais plutôt que d'essayer d'apprécier les potentialités environnementales du Tonlé Sap pour la ville de Phnom Penh, il s'agit dans le cas présent d'employer ce concept dans le sens de celui de "maritimité", défini par un groupe de chercheurs comme "la nature et l'évolution des liens qui ont uni dans le passé et qui unissent aujourd'hui les sociétés humaines au milieu maritime et littoral" (Claval, *et al.*, 1996, p. 9) ; de lui emprunter cette